

## Thaïlande ou L'Orient pour un ailleurs nécessaire

Jean-Pierre Petits

Volume 27, Number 1 (157), February 1985

L'Orient de l'esprit

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31235ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Petits, J.-P. (1985). Thaïlande ou L'Orient pour un ailleurs nécessaire. *Liberté*, 27(1), 91-97.

JEAN-PIERRE PETITS

## THAÏLANDE ou L'ORIENT POUR UN AILLEURS NÉCESSAIRE

L'Orient, mystérieuse et féconde boulangerie où fermentent les levains et cuisent les religions qui toutes finissent par nourrir l'imaginaire de l'univers. Au-delà de toutes les catégories de pensées, de comportements, de sociétés, nous devenons, tous tant que nous sommes, l'Orient, l'exotique, le mystérieux côté d'autres sociétés comme les rêves d'autres humains. Le Chinois ne désigne-t-il pas l'Amérique comme le «Pays de la Montagne Dorée»? Ce qui, on l'admettra, transporte avec soi un merveilleux pan d'imaginaire! Et nous, peuples de la Montagne Dorée, avant que d'asseoir nos regards sur l'horizon où l'ombre de l'Orient se présentait, nous devons nous pénétrer de l'intime connaissance du réseau des Fleuves-Pères, qui allait nous livrer Cathay. Tâche colossale qui allait durer trois siècles et nous tenir lieu d'étoile de Bethleem.

Il faut donc attendre tout ce temps avant que le désir de connaître l'Orient se répande dans les sous-bois de notre longue installation. Entre-temps, la curiosité tenait lieu de désir. Commerçants, diplomates et missionnaires entretenaient la flamme par des récits circonstanciés et prolifiques de voyages et d'explorations au pays de... Il a fallu attendre le XX<sup>e</sup> siècle et les progrès immenses réalisés par les transports maritimes et aériens pour que l'Orient soudain

devienne accessible physiquement. Soudain le monopole ancien des premiers Occidentaux privilégiés se brise, s'élargit pour inclure tous et toutes, le nombre de voyages aériens individuels passant à quelque 200 millions en 1983. Cinq pour cent de la population mondiale brusquement jetée sur les ailes du désir. L'ancienne image statique et livresque se trouve confrontée à la faim des dépaysements et des différences, à des contingents touristiques plus ou moins avides de connaissances réelles.

L'Orient connu par le biais de l'art n'a presque rien à voir avec l'Orient des réalités. Pas plus que le miroir avec la chair vraie, souple du visage contemplé. Cet Orient vivant, changeant, contemporain se situe au-delà de l'Orient romantique de Delacroix ou du Grand Sud à la Gauguin. Au delà, bien sûr et encore, de l'Orient méditerranéen d'un Flaubert, témoin des premiers craquements d'une vieille structure politique dont la douloureuse mutation ne s'est pas encore terminée. Le témoignage né de l'expérience de l'Orient reste donc voué au statique comme un document photographique.

Il est important, avant de partir, d'avoir en sa possession une carte imaginaire de l'Orient que l'on désire connaître. Il faut se charger d'illusions, de rêves et de désirs. Se pourvoir de mythes et d'éblouissements, chercher le soulagement temporaire à une faim dévorante de l'imaginaire. Donc, je partais il y a dix ans avec en tête une collection de photographies, d'épreuves à l'albumine tirées de négatifs au collodion humide, par Auguste Rosalie Bisson (1826-1900). J'y ajoutais quelques vieux films d'actualités sur la Chine avant «l'incident de 1937»; un casse-tête chinois (on l'aurait juré) représentant un bon génie yak gardant les approches du Temple de l'aurore à Bangkok, circa 1952; pour faire bonne mesure, il y avait plein de pousse-pousse, de chapeaux coniques et de palmiers. Puis me voici à Bangkok, circa le 31 juillet 1974, à l'aéroport Don Muang.

O choc! L'Orient a lui aussi été amoindri dans son authenticité (la mienne datant du XIX<sup>e</sup>), banalisé

dans son architecture, victime des grands courants planétaires. Voilà ce qui me sautait aux yeux (ah, mes précieuses photos aux sels d'argent!) alors que la voiture officielle me conduisait à un hôtel tout confort à l'américaine. Bangkok, la Venise de l'Orient tant célébrée par Somerset Maugham, avait enterré ses canaux! Plus de batellerie matinale chargée de fruits et de fleurs, apportant à la ville nourriture et parfums. De bruyants camions diesels se chargeaient de cette tâche, de jour comme de nuit. Imaginez Venise asphaltée! La croissance du parc automobile, m'expliquait-on, demandait et exigeait ce sacrifice. La ville y a perdu le silence, le calme et le contrôle de sa nappe phréatique. On sait qu'avec Mexico, Bangkok, nouvelle Ys, s'enfonce chaque année davantage sous le niveau de la mer. Plus de trois cents temples de style Ratanakosin, plus de cent cinquante palais princiers, des monuments remarquables iront donc étreindre les vagues du Golfe de Thaïlande. Dans cent ans, revanche géologique des dieux, Bangkok sera redevenue une véritable Venise où les embarcations et les barques s'amarreront aux spires des stupas et aux gueules de bronze des génies, qui n'en demandaient pas tant.

Or donc, déçu par cet Orient, vérolé d'occidentalisme, bruyant, pollué, je désirais échapper à tout ce toc de chez nous qui fascine l'Oriental. Notre musique, l'abus de la publicité, le racolage commercial, comique et envahissant, je me voyais tout entier englué? Où donc trouverais-je le secret de cette âme thaïlandaise, ce pays du sourire, cette merveilleuse désinvolture, cette légèreté de cœur, cette souriante complaisance?

Alors je réalisai avec soulagement que l'occidentalisation n'était pas allée en profondeur, qu'elle avait, somme toute, été absorbée par les forces vives de la nation (pour reprendre un truisme bien de chez nous). Ainsi, à l'opposé de notre société laïcisée et pluraliste, la société thaïlandaise reste attachée à ses croyances bouddhistes. Ses temples, nombreux et bien entretenus, sont fréquentés par toutes les cou-

ches de la société. La doctrine bouddhiste y exerce une influence profonde sur le comportement et la pensée, quoique le bouddhiste n'ait de compte à rendre qu'à lui-même. Commet-il le mal, il paiera dans cette vie ou dans l'autre les conséquences de sa mauvaise action. Voleur, il se réincarnera en policier et devra protéger le bien qu'il déroba. Mais s'il le désire, le croyant peut accélérer le cours du destin et, par la pratique de la charité, par ses bonnes actions, par la connaissance de la loi bouddhique et la méditation, raccourcir la chaîne des réincarnations et s'en libérer. Et c'est ainsi qu'il va au temple méditer les vérités des dix milles lotus de la Dharma.

C'est là que mon zèle de chasseur me fit m'embusquer. Je choisis donc le Wat Benjamabopbit, temple magnifique à deux pas du Palais royal, entouré d'un parc ombragé qui tempère les ardeurs du soleil. Et c'est alors que s'envole dans le ciel clair ma deuxième illusion! Les abords du temple sont encombrés de tout l'arsenal des secours dits de la religion: astrologues, vendeurs d'amulettes ou de médailles à l'effigie de saints abbés décédés, oiseleurs offrant de petites cages où pépient des passereaux qu'on libérera pour accumuler du mérite, sacs de grains de maïs qu'on lancera à la grasse pigeonnaille, petites tortues ou petits poissons qui pourront aussi être libérés pour permettre l'accumulation du précieux mérite... Des étalages de bâtonnets d'encens, de colliers de fleurs de jasmin et de minuscules bougies jaunes complètent la scène préparatoire de l'Offrande à Bouddha. Quant au reste, il est vrai, ces étalages ne dépassent pas les bornes de la décence et les marchands conservent les abords du temple très propres. Donc, ici aussi, rien d'étranger à l'humaine nature, inquiète et superstitieuse.

En effet, le Thaïlandais possède, inné, le sens du relatif, de l'impermanence, qui le rend tolérant, mais non tragiquement et lyriquement fataliste comme l'Hindou par exemple. Cette conscience de l'éphémère s'allie chez lui à l'irrépressible besoin d'avoir du bon temps, aujourd'hui. Pourquoi s'en faire! *Maye*

*pen draye!* Les situations les plus tordues se dénouent, parce que leurs composantes se brisent, se réarrangent et réordonnent soudain un autre champ de force; alors à quoi bon le drame, la tragédie? Plutôt rire! D'où le pragmatisme et la recherche constante du compromis avec l'autre, qui l'emportent généralement sur l'affirmation et la réalisation de soi à tout prix. La victoire thaïlandaise prévoit toujours une porte de sortie honorable pour le vaincu, car peut-on jurer de rien? Ces restrictions à l'expression de soi, à la réalisation de son génie personnel, s'appliquent dès l'enfance où l'on enseigne au petit le respect de la hiérarchie et du plus âgé. Avec le temps, les mêmes respects te seront rendus et tu auras des devoirs de *pii* (grand frère, grande sœur) à accomplir et des compromis à réaliser. D'où encore le système des clientèles, des petits comités, des clans et des bandes, qui s'impose à tous les échelons, avec des succès divers. La plupart des hommes politiques de Thaïlande, quand ils furent renversés par de plus forts qu'eux, eurent la vie sauve et purent s'exiler honorablement. Le premier gouvernement de réformateurs, qui mit fin à la monarchie absolue en 1932 et institua la monarchie constitutionnelle, mit à sa tête un conservateur. On conçoit après cela que la diplomatie thaïlandaise ait la réputation, bien méritée, d'être la plus souple, la plus flexible, la plus efficace mais aussi la plus impénétrable de tout le Sud-Est asiatique.

J'ai en mémoire l'opportunisme ingénieux de Khun Mieng. Ce riche industriel avait amassé une fortune colossale dans l'industrie du pneu. Il s'était installé avec toute sa famille dans une zone défavorisée de Bangkok. En fait, une ancienne rizière aux trois quarts inondée. Il s'y était fait bâtir une somptueuse demeure. Mais, ce faisant, il avait pris à charge tout le voisinage, avec son temple, son école, son aqueduc, s'était fait de tous des amis et des obligés qui surent déjouer un complot d'enlèvement tramé sur un rival malchanceux. Intéressant parallèle avec la haute noblesse napolitaine, qui partage son quotidien et sa fortune avec les plus humbles voisins

des antiques palazzi de Naples, comme on le voit dans *la Peau* de Malaparte.

Autre conséquence de la morale bouddhiste: les Thaïlandais démontrent un sens des responsabilités tout aussi relatif qu'approximatif. Légers, amusants, souples de caractère, ils deviennent tout aussi inconséquents et imprévisibles que le plancton de la mer, si les circonstances les y portent ou les y obligent. Combien de fois, pour ne pas me blesser en refusant une invitation à dîner, m'a-t-on appelé pour m'apprendre la maladie ou le décès de Grand-Maman! J'ai à mon actif la mort d'une bonne quinzaine d'aïeules thaïlandaises! Richard Hughes raconte à ce sujet une délicieuse anecdote. Les hauts commandements des armes thaïlandaises et malaises avaient convenu d'une période de manœuvres militaires conjointes dans les jungles de l'isthme de Kra, refuges traditionnels de la guérilla communiste. On se mit d'accord sur un calendrier d'opérations et on dépêcha, qui vers le nord, qui vers le sud, l'élite des deux armées. La conduite militaire des Malais fut impeccable. Ils prirent de grandes peines pour camoufler leur progression, étudier le terrain, patrouiller de nuit, recueillir et analyser tous les renseignements utiles sur les points d'eau, les refuges, etc. Ils dressèrent des embuscades et accomplirent leur mission dans le plus grand silence et le plus grand sérieux. De l'autre côté de la frontière, les soldats thaïlandais firent de même. Une journée passa. Puis deux. Les thaïlandais se lassèrent de cette attente. Ils commencèrent à se conter la dernière, à se donner des surnoms, à émettre de ces bruits incongrus qui amusent tous les enfants du monde, à se lancer des boîtes de cartouches vides et, ô horreur, à faire des cartons sur les singes et les perroquets ébaubis. Bref, ils dénoncèrent leur présence à la guérilla des kilomètres à la ronde. L'exercice tourna à vide, on dut annuler les manœuvres avant la date prescrite.

Les Thaïlandais m'ont appris beaucoup sur la joie de vivre et j'ai pu commencer à comprendre imparfaitement l'origine de certains comportements

peut-être plus efficaces pour combattre le stress. La logique de ces manières d'être n'a rien de commun avec celle des nôtres. Il y a des pans entiers de la psyché thaïlandaise qui mériteraient un examen approfondi. Il faudrait parler de la survivance protéiforme de l'animisme, de la croyance aux esprits, des vieux cultes de la fertilité, de la symbolique traditionnelle des couleurs, de l'omniprésence de l'astrologie, mais je crains d'alourdir ce qui doit être léger et irrésistible comme le sourire thaïlandais, qui fut mon étoile de Bethléem. J'aurai eu, somme toute, beaucoup de chance. Maintenant que la planète, explorée, expliquée, se fait avare d'enchantements, que l'Orient emménage pour la prochaine Utopie sur la face crayeuse de la lune ou parmi les cordillères mystérieuses de Mars, nous reste-t-il même la consolation de Nietzsche: «La moindre parcelle du monde est une chose infinie»?

*Ottawa, 27 novembre 1984.*